

★ Le directeur de Cinemed, Festival cinéma méditerranéen Montpellier, qui se déroulera du 19 au 27 octobre, évoque le programme de la 40^e édition, qui proposera plus de 200 films, 18 avant-premières et de nombreuses surprises.

Que doit-on attendre de ce 40^e anniversaire ?

On évoquera les fondamentaux du festival, en revenant sur les grandes heures de la manifestation, avec notamment une rétrospective de la comédie italienne, car à ses débuts, le festival était des rencontres consacrées au cinéma transalpin. Mais il s'agit aussi de montrer que nous sommes tournés vers l'avenir. Le cinéma méditerranéen est un terrain de jeu formidable. Il est très dynamique, que ce soit sur sa rive nord ou sud, et fait partie de la tête de pont du cinéma d'auteur mondial.

Qu'est-ce qui a changé depuis 40 ans ?

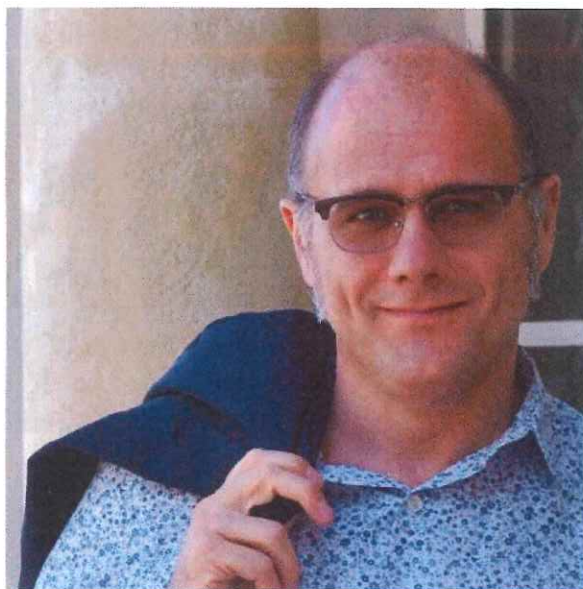
Autrefois, les films projetés n'étaient absolument pas visibles autrement que pendant le festival. Mais ce cinéma d'art et essai a intéressé les distributeurs quand ils ont compris qu'il pouvait être commercialement intéressant. Lorsque nous avons projeté le premier film d'Emir Kusturica en 1981, *Te souviens-tu de Dolly Bell ?*, ce réalisateur était totalement inconnu et son long métrage avait bénéficié d'une toute petite distribution. Depuis, Kusturica a remporté deux Palmes d'or... Le festival a donc grandi grâce à la reconnaissance des cinéastes méditerranéens. Nos films en compétition sont aujourd'hui regardés par les distributeurs et sortent fréquemment en salles, comme c'était le cas de *L'Antigone* d'or 2016, *Vivir y otros ficiones*, de Jo Sol. Et il y en a de plus en plus. Le festival est aussi devenu, pour certains distributeurs, un moment pour lancer ou tester leurs films en avant-premières. Surtout que nous proposons aussi bien des fictions que des documentaires ou des courts métrages, des films expérimentaux ou populaires, des films de genre, de l'animation...

Combien de spectateurs attendez-vous ?

Nous en attendons environ 65 000, ils pourront profiter d'une programmation d'un peu plus de 200 films, courts et longs confondus, et 18 avant-premières. Nous avons la chance de travailler avec les cinémas de la ville, comme le Diagonal, qui, avec ses 30 ans d'existence, est extrêmement actif sur l'art et essai.

Quelles nouveautés proposez-vous cette année ?

Nous avons décidé d'ouvrir le festival avec les deux premiers épisodes d'une série italienne, *Il Miracolo*, qu'Arte diffusera en janvier. Nous n'avons pas vocation à devenir un festival de séries mais l'on constate que des cinéastes



Christophe Leparc

« Le cinéma méditerranéen est un terrain de jeu formidable. »

trouvent dans ce format un moyen de développer d'autres ressources créatives. *Il Miracolo* en est l'exemple parfait avec l'un de ses réalisateurs, Francesco Munzi, que l'on a déjà accueilli à Cinemed, et des comédiens qui travaillent régulièrement au cinéma comme Alba Rohrwacher et Jean-Marc Barr... C'est une vraie réussite, et on le voit par la capacité qu'a cette réalisation à passer sur grand écran.

La "famille" Guédiguian, c'est-à-dire le réalisateur et ses acteurs fétiches, seront mis en avant, avec une rétrospective et deux documentaires...

Robert Guédiguian, voilà un autre réalisateur qui a grandi en même

temps que le festival. Nous l'avons accueilli en 1981 avec *Dernier été*, et depuis, c'est devenu un cinéaste français incontournable et internationalement reconnu. Cette reconnaissance et sa fidélité au festival nous a donné l'idée de proposer, en plus d'une simple rétrospective, une célébration de toute sa famille de cinéma, de tout son clan, à travers une exposition qui sera inaugurée le 22 octobre en sa présence. Nous lui confions également les clés du jury de l'Antigone. Et nous ferons une lecture, par les élèves d'une école de cinéma de Montpellier, de *Paroles d'évangile*, un scénario qu'il n'a jamais tourné, écrit dans les années 1980. Il y aura aussi l'avant-première de *Tout ce qu'il me reste de la Révolution*, produit par Agat Films, la société de Robert

Guédiguian. C'est un premier film, signé Judith Davis, qui démontre encore sa volonté de défricheur.

Les documentaires constituent aussi un volet important de Cinemed.

Nous avons en effet une compétition documentaire, des avant-premières comme celle de *Samouni Road*, de Stefano Savona, Cœl d'or à Cannes, et nous sommes très regardants sur la production régionale. Le documentaire de création est de plus en plus suivi, avec de fréquentes sorties en salles, et le bassin méditerranéen est très riche de ces productions.

Le jeune cinéma libanais est à l'honneur cette année. Comment a-t-il évolué ?

Il y a un nombre impressionnant de jeunes réalisateurs là-bas. Cette génération, qui touche à toutes les formes de productions, n'a pas vécu la guerre et entretient donc des préoccupations différentes que les précédentes. Ces cinéastes signent des films d'art et essai pointus qui portent sur la jeunesse du pays, comme *One of these Days*, de Nadim Tabet, ou le cinéma de genre comme *Very Big Shot*, de Mir-Jean Bou Chaaya, qui est un film de gangster. De plus en plus de films sont réalisés chaque année et nous assistons à la naissance d'une vraie industrie locale, avec l'apparition de producteurs et de techniciens. On s'interrogera sur sa fragilité et ses financements, mais aussi sur les signes encourageants, puisque cette production est vue par les Libanais eux-mêmes. Le marché domestique se développe et c'est essentiel pour la montée en puissance de la production. Depuis *Caramel*, de Nadine Labaki en 2007, qui est devenu le plus grand succès au box-office libanais après son passage à la Quinzaine des réalisateurs, on s'est aperçu que ce pays voulait voir des films de ses compatriotes. C'est aussi le cas en Tunisie où, après la Révolution, les jeunes réalisateurs ont émergé avec, parallèlement, la construction de salles de cinéma, et une réelle appétence des spectateurs pour les films locaux.

Quels seront les temps forts des rencontres professionnelles ?

Le moment clé sera la présentation des projets de la bourse d'aide au développement, qui permet également de créer des connexions pour les aider à être réalisés. Ce "go-between" nous tient beaucoup à cœur. Nous avons étoffé le dispositif progressivement, car il faut garder un niveau de sélectivité intéressant sur les professionnels. Par ailleurs, Talents en cours, en collaboration avec le Jamel Comedy Club et Cinébanlieue, permet de soutenir des auteurs de la région Occitane qui ne connaissent pas le milieu du cinéma, afin de les révéler aux producteurs.

Propos recueillis par Rodolphe Casso

Le cinéma libanais arrive à un pallier dans son développement

★ Peut-on parler de la naissance d'une industrie du cinéma au Liban ? Quelles avancées y a-t-il eu ? Existe-t-il des freins, et lesquels ? Le 40^e Cinemed, qui met à l'honneur le jeune cinéma libanais, ouvre le débat.

Des noms ont commencé à émerger ces dernières années et à faire parler d'eux à l'international. Nadine Labaki a reçu le prix du jury à Cannes cette année pour son film *Capharnaüm*, en salle depuis le 17 octobre. Le cinéaste Ziad Doueiri a été primé, en 2017 à Venise, pour *L'Insulte*. Deux ans plus tôt, en 2015, c'est Ely Dagher qui décrochait la Palme d'or du court métrage avec son film d'animation *Waves '98*.

"Cette visibilité plus large prouve peut-être que l'on est passé de l'adolescence à la maturité ou du moins à la puberté. Les résultats le prouvent sur le terrain. Les films libanais existent", avance Georges Schoucair, producteur au Liban depuis 2003. A l'époque, le cinéma n'était pas très structuré. Beaucoup de réalisateurs se débrouillaient avec le système D. Le métier s'est maintenant professionnalisé et les projets se sont multipliés.

Jusqu'à 30 productions par an

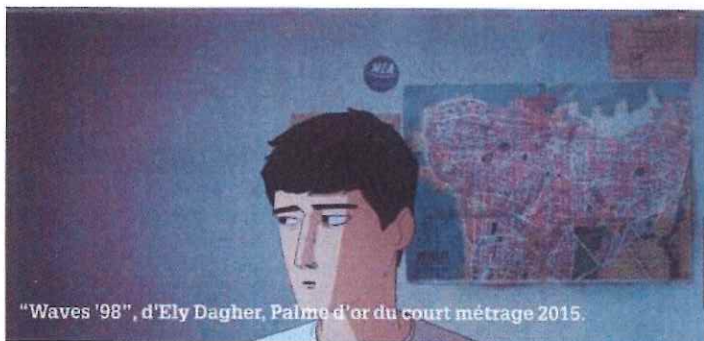
C'est depuis le début des années 2010 que les choses ont commencé à bouger. Et, dernièrement, "de un à trois longs métrages par an, on est allé jusqu'à trente productions de fictions et documentaires par an, au cours de ces trois dernières années", explique Maya de Freige, présidente de la Fondation Liban Cinéma créée en 2003.

Elle-même met en avant la volonté de cinéastes très actifs, l'émergence de jeunes talents, mais aussi la démocratisation de certaines sources de financement, qui ont fait naître des vocations de producteurs. "La qualité y est aussi pour quelque chose, ajoute Maya de Freige. Les films sont mieux développés, structurés, avec des qualités artistiques et techniques d'un niveau supérieur. Une vraie communauté de professionnels du cinéma est en train de naître." Le producteur Georges Schoucair acquiesce : "On voit arriver des trentenaires qui sont des purs et durs du cinéma et qui maîtrisent les nouveaux outils. Je dirais que cette nouvelle génération apporte une vision plus claire du cinéma."

Peut-on pour autant parler d'industrie, dès à présent ? "Certains parlent de la naissance d'une industrie. Ce n'est pas mon point de vue. J'emploierais plutôt le terme d'embryon", tranche le réalisateur libanais Wissam Charaf, dont les films sont produits en France.



"Capharnaüm", de Nadine Labaki, Prix du jury à Cannes 2018.



"Waves '98", d'Ely Dagher, Palme d'or du court métrage 2015.



"L'Insulte", de Ziad Doueiri, primé à la Mostra 2017.

Au départ, les cinéastes libanais se tournaient vers les fonds européens pour rechercher des financements, vers la France surtout. Puis sont nés les festivals régionaux qui, grâce à

leurs subventions, ont aidé des porteurs de projets et participé au développement d'une plus grande production de films. "A côté de cela restaient et restent toujours les financements

privés, qui impliquent la réalisation d'un certain type de films : des films qui doivent rapporter", explique Wissam Charaf.

"On a tiré le maximum"

Mais aujourd'hui, l'analyse de Maya de Freige est la suivante : "Nous avons peu de producteurs chevronnés, et ils sont vite saturés ; cette rareté laisse beaucoup de réalisateurs longtemps seuls, à la recherche d'un producteur pour accompagner, porter et défendre leur projet."

Le constat de Georges Schoucair est sans appel : "Je crois que l'on est arrivé à un stade où le système a tiré le maximum de ce qu'il pouvait obtenir." Ce que tous réclament désormais, ce sont des financements institutionnels. "C'est normal que la production au Liban soit affaiblie, remarque Georges Schoucair, enlevez le CNC et vous verrez que vous perdrez 80 % de producteurs."

L'absence de l'Etat est sur toutes les lèvres et la Fondation tente, avec ses moyens, de faire avancer la cause des professionnels du cinéma. "Même si on a fait du chemin, il y a toute une dimension économique du secteur cinématographique qui est très importante et qui est encore ignorée", reconnaît Maya de Freige, dont le travail à la Fondation Liban Cinéma est salué par Georges Schoucair : "Elle fait tout ce que l'Etat devrait faire. Mi-lobbying, mi-facilitateur de travail sur le terrain."

La fondation reconnaît jouer ce rôle fédérateur de soutien, de développement du secteur à tous les niveaux, sur tous les maillons de la chaîne. "Parmi nos faiblesses figure l'écriture de scénarios. Nous axons donc notre travail sur ce volet. Nous travaillons également sur la distribution. Nous nous associons à des festivals internationaux pour mettre en lumière le cinéma libanais et nous œuvrons sur la multiplication des accords de coproduction, en Europe mais aussi en Amérique latine, où réside une forte communauté d'origine libanaise."

Aux obstacles s'ajoute la censure. Mais Maya de Freige assure que "la censure ne freine pas les cinéastes dans leur démarche, lesquels, au risque de voir leur film interdit de sortie, comptent sur les festivals pour les faire voyager".

Cinemed propose justement, cette année, un voyage au cœur du jeune cinéma libanais. "Jeune... il faut relativiser, j'ai 45 ans !, sourit Wissam Charaf. Bon, je râle, mais reconnais que le cinéma libanais se développe bien et c'est déjà un miracle qu'un si petit pays fasse autant de films."

Hélène Lerivrain